

Samedi 14 octobre

1h15 - France 3

Documentaire: "Françoise, une mère orpheline".

La vie en panne

Attendre un enfant hors mariage dans la bourgeoisie provinciale des années 1960 était sacrilège. Françoise y aura perdu son bébé, et d'une certaine manière sa vie.

D'apparence, c'est une femme solide. Pourtant, Françoise, cheveux courts et yeux clairs, a mis plus de trente ans à relever la tête. Aujourd'hui, après ce long silence, elle a consigné sa vie dans de petits carnets remplis d'une écriture serrée. Son existence s'est brisée ce jour de 1964 où, hors mariage, elle a accouché d'un enfant que ses parents ont fait adopter. Plus qu'un simple retour en arrière, « Françoise, une mère orpheline », le film de François Gauducheau, invite à un voyage initiatique dans l'histoire de cette femme courageuse.

Née dans l'immédiat après-guerre à Châteaubriant, une bourgade près de Nantes, Françoise vit sa jeunesse dans la France grise et compassée du début des années 1960. Ses parents font partie des notables de la ville. Un ancêtre général, une petite entreprise florissante en font des gens connus et reconnus. A cette époque, le « *Familles, je vous hais!* » d'André Gide n'a pas encore atteint ce fin fond d'Ille-et-Vilaine: la famille est toujours une entité à laquelle l'individu ne peut que se soumettre.

Durant des vacances en Corse, après une brève liaison, Françoise, très ignorante du sexe, se retrouve enceinte. Pour l'entourage de la jeune fille, c'est une faute absolue. « *Tu ne pourras pas le garder. Sinon, tu fais ta valise et on ne te reconnaît plus.* » Françoise se soumet. Pour dissimuler sa faute aux yeux de tous, elle va être internée dans une clinique, ouvrant ainsi une parenthèse qui ne se refermera pas. Après quatre mois et demi hors du monde, elle donne naissance à une petite fille.

Françoise revient aujourd'hui sur les lieux de son enfermement. C'est une jolie maison d'une petite rue tranquille de Nantes. Dans ce qui fut son ancienne chambre, aujourd'hui une cuisine, elle raconte ces mois dont elle garde très peu de souvenirs et ce terrible sentiment de culpabilité qui l'habitait alors. « *Je n'ai pas du tout vu mon enfant. La seule chose que j'ai apprise, c'est que c'était une fille. Après, on est venu me chercher comme si j'étais allée passer un week-end chez des amis.* » Deux mois après son accouchement, devenue majeure, elle est convoquée à l'hôtel de police pour signer un procès-verbal d'abandon. Elle a trois mois pour se désister. Trois mois durant lesquels elle va y penser chaque jour, jusqu'au dernier. Jusqu'à se dire: c'est trop tard...

Elle reprend alors sa vie de jeune fille sage et, entourée du silence de ses proches, vit un déni total. Le déni de cette maternité honteuse, mais aussi celui de sa propre existence. « *J'avais une vie tellement plate, tellement lisse, que je me demandais parfois si je n'avais pas inventé toute cette histoire.* » La pratique intensive du



« Je n'étais qu'une vieille fille coincée, asexuée. Je ne savais même plus si j'étais un homme ou une femme. »

tennis l'aide à maintenir un semblant de vie sociale et de normalité, mais Françoise sent peu à peu la folie la gagner. « *Je n'étais qu'une vieille fille coincée, asexuée. Je ne savais même plus si j'étais un homme ou une femme.* » En 1998, Françoise a 54 ans. Le poids du silence est alors trop fort. Au détour d'une phrase, elle confie son secret à une amie. Cet aveu est un déclic, qui l'aide à prendre conscience de son insupportable souffrance et de sa très grande

“La plus grande frayeur de l'être humain, dit la psychologue Sophie Marinopoulos, c'est d'être abandonné par sa mère.”

solitude. Pour essayer d'y mettre un terme, Françoise va consulter Sophie Marinopoulos, psychologue clinicienne, chargée de l'accueil et du suivi des maternités vulnérables au CHU de Nantes. Les deux femmes vont entamer un travail qui déclenche chez Françoise une telle avidité de parole que les rendez-vous ne suffiront pas. Elle va alors remplir ses petits carnets, devenus aujourd'hui un livre publié chez Hachette littératures (1). Elle va également quitter le domicile familial: « *J'avais comme un bruit permanent dans la tête. Ce bruit a cessé après mon déménagement.* »

Pour Sophie Marinopoulos, « *elles sont 700 Françoise en France chaque année* », et depuis les années 1960, rien n'a changé pour elles, ou presque. Les femmes enceintes en difficulté ne sont pas mieux considérées ou mieux comprises que ne l'a été Françoise. Elles ne font l'objet d'aucun accueil spécifique, et c'est toujours dans la honte et la peur qu'elles viennent accoucher et abandonner leur enfant à l'hôpital. « *La plus grande frayeur de l'être humain, poursuit Sophie Marinopoulos, c'est d'être abandonné par sa mère; c'est de l'ordre de l'impensable. Cela explique que ces femmes soient niées, oubliées ou stigmatisées; cela explique aussi pourquoi, avec mes collègues psychologues ou assistantes sociales, nous avons tant de mal à nous faire entendre dans notre combat pour qu'elles soient accueillies, écoutées, respectées.* »

Aujourd'hui, Françoise s'est reconstruit une vie. Si elle n'habite plus chez sa maman – son père est mort depuis des années –, elle va régulièrement la voir et s'en occuper. La vieille dame est consciente des erreurs commises. « *On n'a pas fait ce qu'on aurait dû. La famille... quelle honte!* » Françoise a retrouvé sa fille: des retrouvailles douloureuses et sans lendemain. Son livre ne porte qu'une dédicace: « *A elle.* » ■ **Véronique Macon**

(1) « Ils m'ont volé mon enfant », de France Prun.